

irrépétibilité. Le chapitre est divisé en brèves séquences dont chacune correspond à une étape créative de la vie spirituelle du narrateur. On est tenté d'éviter l'énumération des sous-titres; mais comment passer sous silence les termes évocateurs d'imitation, de transfiguration ou de détachement? L'auteur y constate le surgissement lent d'une subjectivité consciente de soi qui contrebalance l'obsession du monde objectif: «Il y a un "je" qui chahute la réalité, lui rachète un passé, lui assigne des fins, lui trace des issues, la transfigure et l'abolit» (p. 32); néanmoins, «ce "je" souterrain est le seul point de raccordement et de réconciliation entre l'homme et l'univers» (p. 33). Dans le deuxième chapitre (pp. 59-143), les pressentiments d'ordre émotif se sont déjà transformés en objectifs conscients de la raison, en idées: «Nous sommes arrivés au domaine où l'âme est seule avec elle-même, où elle délibère, prie, refuse et écoute» (p. 84). Les mots-clés sont ici confession, intolérance, «l'instant ou le temps gagné». Dès le troisième chapitre (pp. 147-186) on se trouve plongé dans la période de maturité de l'auteur, censée se prolonger dans le présent, avec tout ce qu'elle comporte d'authenticité et de sincérité envers soi-même, entrevue vers la fin du chapitre précédent. La fougue de l'avant-dernière étape se transmue ici en nostalgie du passé actualisé, «kairifié» et comme expurgé: «De tels moments où le temps s'écoule en accord avec la conscience solitaire, abolissent de larges pans du passé malheureux, mal digéré ou irrémédiable» (p. 147). Il en découle que «le "je" ... se méfie de l'enflure romantique sans aller jusqu'à proclamer la mort de l'auteur» (p. 149). Tschumi voudrait ici se passer de philosophie (pp. 171 et suiv.), de crainte d'agacer son lecteur non philosophe. Or il s'agit d'une crainte toute théorique. En fait, il parvient à envoûter celui-ci (aussi peu apprêté soit-il), tout en demeurant dans les limites d'une réflexion rigoureusement axiologique, afin d'exprimer la sérénité dont il est envahi, et qui n'est pas sans rapport avec une assurance acquise au fil du temps. C'est le monde qui se trouve désormais, à son tour, intégré dans l'existence. Avec le quatrième chapitre (pp. 187-231) l'auteur inaugure un dialogue plus direct avec son lecteur. Loin d'être une «parlote» (cf. pp. 90-93), l'entretien établi s'engage sur un ton confessionnel autant qu'éducatif, sans perdre quoi que ce soit de sa franchise pour autant. Au delà du monde vécu et des réalités partagées, il existe une vérité à construire et à partager avec les autres, qui implique et qui justifie le ton du livre, partant sa finalité: «Ma souffrance passive a souvent pour cause la crainte de l'isolement» (p. 227). Ce qui risquerait de conduire à quelque solipsisme se résout, en fin de compte, en appel fraternel à l'intellectuel de tous les temps, qui y retrouvera, admirablement bien dégagées, les structures qui président au développement et à la maturation de chaque conscience. Véritable philosophe, Tschumi fait, en bon stoïcien, le compte rendu des pensées et des actes de toute une vie. Husserl, ne qualifiait-il pas le philosophe d'éternel «débutant», prompt à revenir en arrière pour se régénérer à sa propre fontaine de jouvence? Voilà ce que ce livre séduisant apporte au lecteur: sobriété exemplaire, sincérité de ton, grandeur de sentiments, profondeur de méditation, éclat de style. À sa lecture, on se (re)-connaît mieux soi-même.

Evanghélou A. MOUTSOPOULOS

Maria do Carmo TAVARES DE MIRANDA, *Aventura humana*, Recife, Editora Comunicarte, coll. Ensaio, n° 6, 1996, 76 pp.

Voici un livre de choc adressé aussi bien aux philosophes érudits qu'aux esprits avides de prendre conscience de leur être, et prêts à se laisser guider par un texte d'un intérêt ontologique évident. Le livre se présente comme un ensemble d'essais philosophiques concis, bien que détaillés; mais son auteur dépasse en cours de route son intuition et sa stratégie premières pour englober dans son entreprise tous les aspects des problèmes étudiés, et pour faire de celle-ci une recherche accomplie de la condition humaine envisagée *sub specie creativitatis* et sous l'angle de l'effort de la conscience (conscience d'une existence) de se dépasser elle-même: c'est donc la dynamique de la conscience et de l'existence à la fois



qui fait finalement l'objet de ce livre captivant. Une note préliminaire (pp. 7-8) introduit d'emblée au cœur du sujet. Le premier chapitre, qui porte le titre «Philosophie et technique», reprend (pp. 9-23) les thèses heideggeriennes classiques sur la question, en combinaison avec celles de Hans Jonas et d'Ernst Bloch, pour conclure que le savoir-agir qui conduit au pouvoir-agir à partir du devoir-agir se solde par un savoir-être. L'auteur rejoint par ce biais les tonalités de la philosophie du plus-être, développée naguère par Louis Lavelle. Dans le chapitre intitulé «Signes de l'espace temporel de l'homme» (pp. 25-35), l'auteur développe, à partir des enseignements du chapitre précédent, la thèse d'un pouvoir-être en fonction du dépassement de la temporalité classique et de l'adoption d'un point de vue *kairique* de l'existence, point de vue que j'ai indiqué voilà quelques décennies et qui, depuis, a fait son chemin. L'auteur s'associe créativement à cette conception à laquelle elle apporte toute la vigueur de son érudition. Un troisième chapitre retrace l'attitude de l'auteur face à l'œuvre de Gaston Bachelard (pp. 37-44), de Gabriel Marcel (45-51) et de Martin Heidegger (pp. 51-59), les trois penseurs européens qui ont le plus marqué son esprit, ainsi qu'en témoigne l'Annexe du livre (pp. 63-76): elle contient des informations relatives au cheminement philosophique de ce brillant esprit qui a su fondre en un ensemble cohérent les traits philosophiques européens les plus divers, en les hiérarchisant à cet effet. L'auteur y retrace, à l'occasion de l'octroi solennel du titre de Chercheur émérite de la Fondation J. Nabuco, de Récife, dont elle fut gratifiée en 1993, son dialogue créateur avec les doctrines à partir desquelles elle s'est fait un choix bien équilibré. Il s'agit d'un texte captivant, mais aussi édifiant pour mieux interpréter et comprendre l'attitude d'une conscience à la fois forte et sensible face aux multiples traditions philosophiques qui s'affrontent entre elles de nos jours; d'un ouvrage tout de fraîcheur et de pondération, qui nous permet d'avoir une «autre» vision et une «autre» audition des signes émis par la réflexion sur les agissements actuels de l'humanité.

Evanghélou A. MOUTSOPOULOS

SOFOCLES, *Edipo rey*, traducción (etc.) Ciro Alegria Varona, Lima, Unión Latina, 1996, 152 pp.

SOPHOCLE, *Philoctète*, traduit par Yannis Kokkos et Pierre Leyris, Paris, Le temps qu'il fait, 1997, 88 pp.

Les tragiques de l'antiquité ont, depuis toujours, fait l'objet d'étude générales autant que spéciales et approfondies. Des tragédies grecques ou romaines sont de plus en plus produites sur scène par des groupes d'amateurs dans la langue d'origine, mais aussi en traduction, surtout par des troupes professionnelles dirigées par des maîtres de la mise en scène. La traduction d'œuvres théâtrales permet la compréhension directe, et comme vécue, des situations dramatiques qu'elles explicitent ou qu'elles suggèrent et dont le spectateur participe en raison de la «compassion» et de la «crainte» qu'elles lui inspirent, pour se rappeler Aristote. Les traductions savantes jadis réalisées par de grands philologues, soit pour elles-mêmes soit en vue d'accompagner quelque édition du texte original, furent des écrits livresques qui sacrifiaient l'élégance et l'efficacité du discours théâtral à l'acribie d'un rendement littéral. Or il semble qu'on est désormais en train de s'éloigner définitivement de cette conception surannée et qu'on opte décidément pour la mise en valeur des textes en question selon un point de vue qui en rehausse la théâtralité. Témoins ces deux publications de traductions d'œuvres de Sophocle, qui ne manqueront pas d'attirer l'attention de bien des milieux: philologiques, philosophiques, psychologiques et théâtraux. Des trois grands tragiques grecs, Sophocle est celui qui traite ses sujets avec la plus grande maîtrise formelle, notamment avec le plus grand respect du postulat de mesure et de «kairicité»: n'est-ce pas lui qui, à plus d'une reprise, fait appel à l'image du «fil du rasoir», qui en est le symbole? Son style théâtral épuré et pour ainsi dire classique, tranche par rapport aux styles respectivement romantique d'Eschyle, qui frôle la démesure du sublime tel qu'envisagé par Kant, et réaliste d'Euripide, qui affectionne la minutie, souvent exprimée par la recours à la suggestion moyennant des détails. Toute l'intensité dramatique se condense, chez Sophocle, dans la maîtrise du déchainement des situations à travers un langage élevé autant que

